

## Voyage au pays des rites disparus

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un missionnaire entreprend une étude photographique sur les peuples qui vivent en Terre de Feu. Ce monument mémoriel unique est à découvrir dans un beau livre et une exposition. *Par Mélanie Noiret*



Le missionnaire Martin Gusinde a rapporté, de ses quatre voyages, entre 1918 et 1924, quantité de clichés qui racontent les rituels d'initiation des hommes en Terre de Feu. La richesse et la multité des métamorphoses subjuguent, dans une série de portraits fabuleux. Un univers surnaturel et pourtant ancré à la terre. © MARTIN GUSINDE

monde l'ethnographie. C'est son parcours et plus encore, son travail photographique mémoriel, qui est retranscrit dans «L'esprit des hommes de la Terre de Feu».

### Un des rares Occidentaux initiés au rite du Hain

L'ouvrage est exceptionnel, car l'œuvre de son auteur le fut sans aucun doute. En 1918, Martin Gusinde, missionnaire et photographe allemand, accomplit son premier voyage en Terre de Feu, cet archipel à l'extrême sud du continent américain. Il y rencontre les peuples Selk'nam, Yamana et Kawésqar. Prenant conscience de l'imminence de l'acculturation de ces peuples et de la disparition prochaine de leurs rituels, Martin Gusinde entreprend une étude photographique très complète. Il sera l'un des rares Occidentaux à être admis parmi ses peuples et à être initié au rite du Hain. Au total, après quatre voyages entre 1918 et 1924, ce ne sont pas moins de 1.200 clichés, réalisés avec une chambre photographique portable, que le jeune missionnaire conserve comme traces de ce parcours ethnographique. Ces documents sont remarquables, rarissimes sont les images de ce bout du monde de cette époque. «L'esprit des hommes de la Terre de Feu» nous en présente une large sélection (environ 250). Martin Gusinde s'est particuliè-

rement attaché à immortaliser les personnes, laissant peu de place aux paysages. Les différents rites et leurs manifestations physiques furent ses thèmes de prédilection. La richesse et la multité des métamorphoses subjuguent. Nous sommes face à une série de portraits fabuleux, en noir et blanc, dans un univers aux limites du fantastique et pourtant incontestablement terre à terre. Un témoignage unique sur des peuples aujourd'hui disparus, longtemps considérés comme peu dignes d'intérêt.

Aujourd'hui, le fonds iconographique Martin Gusinde, comptant 1.200 négatifs au nitrate et plaques de verre, est conservé à l'Anthropos Institut de Sankt Augustin, en Allemagne.

Principalement composé de photographies, l'ouvrage n'en offre pas moins un éclairage scientifique, à travers les commentaires de quelques spécialistes sur la représentation occidentale de ces peuples, sur la personnalité de Gusinde, sur les types de civilisations qui ont évolué sur la Terre de Feu, mais aussi, bien entendu, sur les rites initiatiques et les origines de la cérémonie secrète du Hain.

Les photographies présentées dans ce beau livre sont également à voir dans une exposition, dans le cadre des Rencontres d'Arles, du 6 juillet au 30 août.

«L'esprit des hommes de la Terre de Feu», Martin Gusinde, éd. Xavier Barral, 300 pages, 60 euros.



Exposition «L'esprit des hommes de la Terre de Feu», Rencontres d'Arles, cloître Saint Trophime, du 6 juillet au 30 août, www.rencontres-arles.com

### BIOGRAPHIE

## Les fulgurances d'Arno

«Arno. Putain, putain, une biographie»

Par Gilles Deleux, éditions Le Mot et le Reste, 484 pages, 27 euros

Rédigée par Gilles Deleux et publiée aux éditions Le Mot et le Reste, «Arno. Putain, putain, une biographie» retrace les grandes étapes de la carrière d'Arno Hintjens. Le chanteur de rock au timbre de voix rocailleux reconnaissable entre tous est flamand (né à Ostende), francophone (la langue de ses chansons), belge avant tout: «La Belgique? On ne fait pas assez de bruit et ça, c'est notre malheur. S'il se passe quelque chose ici, le reste du monde n'en sait rien», dit-il...

Arno? Un phénomène sur scène et un régal pour la presse. En entretien, souligne l'auteur, il y a moyen d'écrire des papiers étonnants, juste en laissant Arno s'exprimer en totale liberté. «Ça coule tout seul, une intarissable source d'anecdotes, entremêlées de constats justes et de réponses déconcertantes.» Et ce sur tous les sujets. Musicaux ou politiques. Rebelle, avec le cœur à gauche et la parole sans langue de bois, Arno virevolte dans cette biographie qui rappelle les grands moments du groupe TC Matic et l'histoire de ses grands albums en solo. Une biographie, bien illustrée et peu avare en petites histoires, destinée aux vrais fans, aux connaisseurs. **PH.D.**



### ROMAN

«Bilqiss»

Saphia Azzedine, éd. Stock, 216 pages

Une femme musulmane, Bilqiss, veuve, condamnée à la lapidation pour un acte «fait comme ça». Son juge, extrêmement religieux, mais néanmoins tourmenté, face à deux philosophies, deux amours, l'un terrestre, l'autre divin. Une journaliste américaine qui veut bien faire, fascinée par la personnalité de cette «victime». Une histoire de foi, une histoire d'amour, une histoire de liberté. Chacun évalue la sienne à l'aune de ses critères personnels, son éducation, son lieu de vie, de ses croyances. Pour décrire la féminité musulmane, la foi, l'amour et l'obscurantisme, Saphia Azzedine, utilise une langue à tel point accrocheuse qu'on a envie de souligner chaque passage. Voici une sorte de huis clos à la fois intemporel et extrêmement contemporain. Une belle histoire qui révèle une certaine ingérence de tous les côtés et une incompréhension latente qui n'exclut cependant pas la communication si on le souhaite vraiment... Un petit bijou de roman. **M.N.**



### Un beau livre d'ethnographie

Tout amateur de beaux livres connaît les Éditions Xavier Barral, cette maison française qui sait se démarquer par l'esthétique de ses ouvrages soignés, dont les sujets portent en eux l'amour de l'art et l'originalité du fondateur. Une nouvelle fois, le cachet et la singularité d'une dernière parution, «L'esprit des hommes de la Terre de Feu», éblouit. Le titre, à lui seul, est un voyage, dans le temps et dans l'espace. Laissons émerger notre âme d'aventurier, occultons le monde moderne et plongeons dans des pages où se mêlent l'histoire d'un peuple, les balbutiements de l'anthropologie et l'art de la photographie. Suivons les traces de Martin Gusinde.

Méconnu, le missionnaire allemand Martin Gusinde marqua cependant d'une croix blanche le

## Roman / Lecture caniculaire

«En cas de forte chaleur», par Maggie O'Farrell (éd. 10/18)



«La chaleur, la chaleur! Tel un invité qui s'incruste, elle a envahi toute la maison, stagne dans les couloirs, s'enroule autour des tentures, s'abat sur les canapés et les fauteuils.» Elle accable, oppresse, rend irritables les êtres les plus placides qui, sur un coup de tête, prennent des décisions inédites. Ouvrir la porte de la maison familiale, pour disparaître, en est une.

Maggie O'Farrell, épatante auteure irlandaise qui, dès son premier livre («Quand tu es parti», Belfond), a rencontré succès et public, se souvient de la canicule de 1976 qui s'abattit sur la Grande-Bretagne. L'air y était déjà surchauffé par les crises, les grèves, la tension avec Belfast, les attentats à la bombe. Être Irlandais à Londres était malvenu. Mais tout était malvenu.

L'époque n'était guère propice à la jeunesse – mais quelle époque l'est? –, trop libre pour des parents écartelés entre les traditions et leurs propres espérances avortées sur les mêmes écueils.

Une canicule suffit à tout faire voler en éclats. Sans chatte sur un toit brûlant. De l'autre côté de la Manche, une tasse de thé suffit parfois à ramener l'ordre, mais allez donc prendre un mug par 96,8 degrés Fahrenheit...

Ce matin-là, une épouse et mère dévouée met la table pour son mari qui vient de quitter un foyer cheri pendant trente ans. Sous le jacassement incessant de leur mère, qui tente d'expliquer l'embarras de se retrouver sans la clé de la remise attachée au trousseau de clés de leur père, les enfants comprennent qu'il a fait sa valise.

N'allez pas imaginer quelque maîtresse dans un coquet studio, Maggie O'Farrell ne mange pas de ces scones-là, elle plonge dans les lames de fond d'histoires intimes brisées par la politique, les crises financières, le chômage ou les mariages précoces. C'est le fond de veau de tout bon romancier, irlandais en particulier, et ils sont légion (William Trevor, Colm Toibin, John Banville, Claire Keegan, Nuala O'Faolain...). Maggie O'Farrell ajoute ce qui, chez certains autres, agace et qui, chez elle, fait merveille. Elle

capte, absorbe, voit tout, enchevêtre les conversations, les phrases interrompues pour faire saillir les malentendus, les colères secrètes, les silences qui brouillent les êtres. Frères et sœurs, réunis à nouveau dans la maison familiale, en font l'expérience, ils s'évitent ou se foudroient, quand il faudrait s'étreindre. Tous et toutes ont fui cette cuisine, pour fonder un couple, une famille à eux, une vie, qui pourtant leur échappent. Cela ferait une excellente pièce de Strindberg, acide, pesante, haineuse si le ton d'O'Farrell n'était délicieusement vif. Le sens des détails, un jouet qui traîne au mauvais endroit au mauvais moment, une réponse qui tarde, nous emmènent, au fil de conversations mouchetées, à New York avec la cadette, dans la campagne anglaise auprès de l'aînée, dans le pavillon de banlieue du frère. Et, sous le banal du propos pointent les frustrations tragiques, les études interrompues, les grossesses non désirées, le poids de la religion, du paraître, des appartenances, et cet étrange décalage entre soi et les siens.

Une canicule qui nous ramène à celle qui accable l'Europe, écrasée elle aussi par l'immobilisme, sa propre rigidité, ses habitudes, ses non-dits, alors qu'une cocotte-minute est sur le point d'exploser.

SOPHIE CREUZ

